

Amérique du Nord, juin 2014

○ Texte

En 1942, le père Pons dirige un orphelinat nommé La Villa Jaune...

Lorsque j'avais dix ans, je faisais partie d'un groupe d'enfants que, tous les dimanches, on mettait aux enchères.

On ne nous vendait pas : on nous demandait de défiler sur une estrade afin que nous trouvions preneur. Dans le public pouvaient se trouver aussi bien nos vrais
5 parents enfin revenus de la guerre que des couples désireux de nous adopter.

Tous les dimanches, je montais sur les planches en espérant être reconnu, sinon choisi.

Tous les dimanches, sous le préau de la Villa Jaune, j'avais dix pas pour me faire
10 voir, dix pas pour obtenir une famille, dix pas pour cesser d'être orphelin. Les premières enjambées ne me coûtaient guère tant l'impatience me propulsait sur le podium, mais je faiblissais à mi-parcours, et mes mollets arrachaient péniblement le dernier mètre. Au bout, comme au bout d'un plongeoir, m'attendait le vide. Un silence plus profond qu'un gouffre. De ces rangées de têtes, de ces chapeaux, crânes
15 et chignons, une bouche devait s'ouvrir pour s'exclamer : « Mon fils ! » ou : « C'est lui ! C'est lui que je veux ! Je l'adopte ! » Les orteils crispés, le corps tendu vers cet appel qui m'arracherait à l'abandon, je vérifiais que j'avais soigné mon apparence.
[...]

Certes, mes chaussures faisaient mauvais effet. Deux morceaux de carton vomi. Plus de trous que de matière. Des béances¹ ficelées par du raphia. Un modèle aéré,
20 ouvert au froid, au vent et même à mes orteils. Deux godillots² qui ne résistaient à la pluie que depuis que plusieurs couches de boue les avaient encrottés³. Je ne pouvais me risquer à les nettoyer sous peine de les voir disparaître. Le seul indice qui permettait à mes chaussures de passer pour des chaussures, c'était que je les portais aux pieds. Si je les avais tenues à la main, sûr qu'on m'aurait gentiment
25 désigné les poubelles. Peut-être aurais-je dû conserver mes sabots de semaine ? Cependant, les visiteurs de la Villa Jaune ne pouvaient pas remarquer cela d'en bas ! Et même ! On n'allait pas me refuser pour des chaussures ! Léonard le rouquin n'avait-il pas récupéré ses parents alors qu'il avait paradé⁴ pieds nus ?

— Tu peux retourner au réfectoire, mon petit Joseph.

1. *Béances* : trous.

2. *Godillots* : grosses chaussures.

3. *Encrottés* : recouverts.

4. *Paradé* : défilé.

30 Tous les dimanches, mes espoirs mouraient sur cette phrase. Le père Pons suggérait que ce ne serait pas pour cette fois non plus et que je devais quitter la scène. Demi-tour. Dix pas pour disparaître. Dix pas pour rentrer dans la douleur. Dix pas pour redevenir orphelin. Au bout de l'estrade, un autre enfant piétinait déjà.

Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Enfant de Noé*.

Première partie : questions – réécriture – dictée

Questions

15 points

Toutes vos réponses devront être rédigées.

1 Qui est le narrateur ?

Rappel : soit le narrateur est anonyme, extérieur à l'histoire (récit à la 3^e personne) ; soit il est un personnage de l'histoire, principal ou secondaire (récit à la 1^{re} personne). Vous devez donc observer les verbes et les pronoms personnels sujets du texte.

2 En vous appuyant sur le passage de « On ne nous vendait pas » (l. 3) à « désireux de nous adopter » (l. 5), expliquez quelles sont les deux situations dans lesquelles se trouvent les enfants de la Villa Jaune.

Relisez ce passage. Pour identifier les deux situations des enfants, relevez les expressions qui évoquent les relations à leurs parents.

3 Dans la première moitié du texte, de « On ne nous vendait pas [...] » (l. 3) à « [...] mon apparence. [...] » (l. 17) :

- a) À quoi peut faire penser la manière dont les enfants se présentent aux adultes ?
- b) Relevez dans ce passage des mots ou expressions qui vous permettent de justifier votre réponse.
- c) À partir des passages au discours direct, commentez l'attitude des adultes et précisez les sentiments qu'ils peuvent éprouver.

a) Relisez le passage. Observez les champs lexicaux. Lequel pourrait évoquer la présentation des enfants ? Quel titre donneriez-vous à ce champ lexical dominant ?

b) Utilisez votre étude des champs lexicaux du passage et sélectionnez les mots ou expressions qui justifieront votre réponse.

c) Observez les marques du discours direct : guillemets éventuels, verbes introducteurs, des paroles, temps des verbes, etc. Analysez le sens des paroles prononcées,

la façon de s'exprimer des adultes, les types de phrase. Expliquez l'attitude et les sentiments des adultes.

4 Dans le passage de « Certes, mes chaussures [...] » (l. 18) à « [...] les poubelles. » (l. 25) :

- a) Relevez les noms qui désignent les chaussures du narrateur : quelle caractéristique essentielle apparaît ?
- b) De « Deux morceaux de carton [...] (l. 18) » à « [...] mes orteils. » (l. 20) : quelle est la particularité grammaticale de ces phrases ? Quel est l'effet produit ?
- c) En quoi le ton adopté par le narrateur dans ce passage s'oppose-t-il à la tonalité du reste du récit ?

a) Repérez et relevez les mots ou expressions qui désignent les chaussures du narrateur. Certains groupes de mots peuvent être très imagés.

b) Observez la construction de ces phrases et comparez-la à la construction habituelle (sujet + verbe + complément(s)). Que manque-t-il ? Expliquez l'effet recherché et produit sur le lecteur. Utilisez aussi votre réponse à la question 4. a).

c) Définition de « tonalité » : sur le plan affectif, émotionnel, impression générale produite par un texte ou un passage. Interrogez-vous : que pensez-vous de la situation du narrateur et de ses camarades ? Comment la qualifieriez-vous ? Comparez la tonalité du passage décrivant les chaussures et celle du reste du texte. Sont-elles identiques ou différentes ? Expliquez votre réponse.

5 De « Peut-être aurais-je [...] » (l. 25) à « [...] mon petit Joseph. » (l. 29) : à quelle conclusion en arrive le narrateur en ce qui concerne son apparence ?

Relisez ce passage. Analysez la progression du raisonnement au sujet des chaussures du narrateur et de son apparence. Au début : « Certes, mes chaussures faisaient mauvais effet ». Ensuite... À la fin...

6 « [...] dix pas pour me faire voir, dix pas pour obtenir une famille, dix pas pour cesser d'être orphelin [...] » (l. 8) ; « Dix pas pour disparaître. Dix pas pour rentrer dans la douleur. Dix pas pour redevenir orphelin [...] » (l. 32).

- a) Quelle figure de style est ici utilisée ?
- b) Comparez précisément ces deux courts passages : quelle conclusion pouvez-vous en tirer ?

a) Observez les mots et la construction de ces phrases. Déterminez si la figure de style employée repose sur la pensée (hyperbole, personnification, allégorie, etc.), la construction (chiasme, oxymore, antithèse, etc.), l'analogie (comparaison, mé-taphore, etc.) ou la répétition (allitération, assonance, parallélisme, etc.). Nommez cette figure.

b) Observez ces deux passages, les mots et les constructions utilisées. Interrogez-vous. Qu'est-ce qui est identique ? Qu'est-ce qui est différent ? Par exemple, comparez « me faire voir » et « disparaître ».

7 Dans l'ensemble du texte, dites quels sont les sentiments successifs éprouvés par le narrateur. Vous justifierez chacune de vos réponses par des citations précises.

Relisez le texte et repérez les mots ou groupes de mots (noms, verbes, adjectifs) qui expriment directement ou indirectement un sentiment. Nommez les sentiments du narrateur correspondant à ces mots.

Réécriture

4 points

Transposez les phrases suivantes, où les enfants sont désignés par le pronom « nous », à la troisième personne du pluriel et en utilisant le système du présent. Vous ferez toutes les modifications nécessaires.

« On ne nous vendait pas ; on nous demandait de défiler sur une estrade afin que nous trouvions preneur. Dans le public pouvaient se trouver aussi bien nos vrais parents [...] ».

Effectuez les deux transformations :

- le passage de « nous » à « ils » implique de modifier l'accord du verbe, la personne du déterminant possessif (« nos vrais parents »), le pronom personnel « nous » sujet et complément d'objet direct, indirect ou second ; la forme du pronom personnel de la 3^e personne du pluriel change selon qu'il est sujet, complément direct, indirect ou second ;
- le changement de temps des verbes de l'imparfait au présent implique de modifier la terminaison et parfois le radical, en respectant l'accord avec le nouveau sujet.

Dictée

6 points

Un grand crucifix accroché au mur complétait la décoration de ce réfectoire, dont la porte unique, nous croyons l'avoir dit, s'ouvrait sur le jardin. Deux tables étroites, côtoyées chacune de deux bancs de bois, faisaient deux longues lignes parallèles d'un bout à l'autre du réfectoire. Les murs étaient blancs, les tables étaient noires ; ces deux couleurs du deuil sont le seul rechange des couvents. Les repas étaient revêches, et la nourriture des enfants eux-mêmes sévère. Un seul plat, viande et

légumes mêlés, ou poisson salé, tel était le luxe. Ce bref ordinaire, réservé aux pensionnaires seules, était pourtant une exception.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

Deuxième partie : rédaction

15 points

Le candidat traitera l'un de ces deux sujets au choix.

Votre texte fera au moins deux pages (soit une quarantaine de lignes).

Sujet d'imagination

Imaginez la suite de ce texte, dans laquelle le narrateur raconte comment, un dimanche, un couple choisit de l'adopter. Vous pourrez commencer par : « Le dimanche suivant... ».

► Procéder par étapes

Étape 1. Lisez attentivement le sujet. Repérez et soulignez les mots clés.

Étape 2. Repérez et encadrez la forme du texte à produire : « le narrateur raconte », « la suite de ce texte ». Il faut donc respecter :

- la situation : les « enchères » pour adopter un orphelin, « un couple choisit de l'adopter » ;
- le genre narratif : le récit, avec son cadre spatio-temporel (l'orphelinat), sa chronologie (le dimanche, le défilé sur l'estrade), ses péripéties, ses passages descriptifs et un dialogue éventuel, les personnages, leurs sentiments et leur caractère ;
- la narration à la 1^{re} personne ;
- les temps du récit (imparfait et passé simple comme principaux temps) ;
- la ponctuation, les temps et les personnes du dialogue (discours direct) ;
- la longueur du texte : « au moins deux pages (soit une quarantaine de lignes) ».

Étape 3. Trouvez des idées : déroulement du défilé, attitude et réactions des principaux personnages, prise de parole du couple, réactions des autres personnages, sentiments (joie, déception, colère, etc.).

Étape 4. Établissez le plan de votre rédaction :

- mettez en place la suite du récit (le dimanche suivant, l'orphelinat, la salle et son estrade, attitude et sentiments du narrateur) ;
- décrivez le défilé (les dix pas en avant), l'attente du narrateur (sera-t-il adopté ou pas ?), ses sentiments et réactions ;

- mettez en scène la prise de parole du couple (qui parle en premier ? que dit-il/elle ?), la décision d'adopter le narrateur ;
- exprimez les divers sentiments et réactions (du narrateur, du couple) ;
- écrivez enfin le dénouement et la conclusion, avec les perspectives d'avenir pour le couple et le narrateur.

Étape 5. Rédigez votre texte en formant des paragraphes pour les différentes parties.

Étape 6. Relisez-vous et corrigez d'éventuelles erreurs de ponctuation, d'orthographe.

Sujet de réflexion

Dans quelle mesure l'apparence peut-elle influencer le jugement porté par les autres ?

Vous donnerez votre réponse dans un développement argumenté et organisé.

► Procéder par étapes

Étape 1. Lisez attentivement le sujet. Repérez et soulignez les mots clés : « l'apparence », « influencer le jugement porté par les autres ».

Le thème général est le paraître, par rapport à l'être.

Étape 2. Repérez la forme du texte à produire : « Dans quelle mesure... ? », « Vous donnerez votre réponse dans un développement argumenté et organisé ». Il faut donc respecter :

- le genre argumentatif : le développement organisé, avec sa progression, ses analyses et ses arguments, ses exemples ;
- le temps de l'argumentation : le présent et les temps qui s'articulent avec lui ;
- la composition en parties et paragraphes.

Étape 3. Définissez votre point de vue, votre réponse, votre thèse.

Thèse 1. Oui, de nos jours, l'apparence influence le jugement porté par les autres. Trouvez au moins trois arguments et exemples pour défendre cette thèse (par exemple, la vue, la mode, les médias).

Thèse 2. Non, de nos jours, l'apparence n'influence pas le jugement porté par les autres. Trouvez au moins trois arguments et exemples pour défendre cette thèse (par exemple, le droit à la différence, la tolérance, le respect d'autrui).

Étape 4. Trouvez d'autres idées et arguments pour défendre la thèse choisie : qu'est-ce qui peut expliquer l'influence de l'apparence ? L'importance de l'image dans notre société ? La superficialité des rapports entre les gens ?

Pensez à votre expérience personnelle, aux œuvres que vous avez lues ou étudiées en classe et à la maison.

Étape 5. Établissez le plan de votre argumentation.

- **L'introduction** présente le thème et pose la question. Passez une ligne avant le développement.
- **Le développement** expose votre point de vue, soutenu par au moins trois arguments et trois exemples. Un paragraphe développe un argument. Défendez votre thèse en utilisant des modalisateurs de certitude (*assurément, j'affirme, incontestablement...*) ou de nuance (*peut-être, sans doute, emploi du conditionnel...*), des figures de style comme l'hyperbole, l'énumération, les fausses questions (ou questions rhétoriques) ou le vocabulaire positif, mélioratif pour affirmer votre point de vue. Passez une ligne avant la conclusion.
- **La conclusion** rappelle que vous avez répondu à la question posée en dressant un bilan rapide.

Étape 6. Rédigez en matérialisant les parties (saut de ligne, retour à la ligne).

Étape 7. Relisez-vous.

Première partie : questions – réécriture – dictée

Questions

- 1** Le narrateur est le personnage principal de cette histoire, Joseph (l. 29), qui raconte sa vie et son enfance à l'orphelinat La Villa Jaune, en 1942.
- 2** Les enfants de la Villa Jaune sont soit de véritables orphelins dont les parents sont morts, soit des enfants séparés de leurs parents à cause de la guerre (« nos vrais parents enfin revenus de la guerre » (l. 4)).
- 3 a)** La manière dont les enfants se présentent aux adultes peut faire penser à une sorte de spectacle, proche de la mise en scène théâtrale des défilés de mannequins ou des ventes aux enchères.
- b)** Plusieurs expressions évoquent ce spectacle théâtralisé, ces défilés de mode ou ces ventes aux enchères : « défiler sur une estrade » (l. 3), « je montais sur les planches » (l. 6), « le podium » (l. 11), « nous trouvions preneur » (l. 4), « dix pas pour me faire voir » (l. 8), « le public » (l. 4), « ces rangées de têtes » (l. 13), « soigné mon apparence » (l. 16).
- c)** Certains adultes sont heureux de retrouver leur enfant perdu, ils le montrent en exprimant leur affection de manière sobre (« Mon fils ! » (l. 14)) ; d'autres sont ravis d'avoir trouvé un enfant qui leur convient, dont l'apparence leur plaît : ils s'exclament alors bruyamment, pour traduire la satisfaction de leur désir, comme s'il s'agissait d'un jouet qui les comble de joie plus que d'un enfant : « C'est lui ! C'est lui que je veux ! Je l'adopte ! » (l. 14).
- 4 a)** Les chaussures du narrateur sont désignées par les expressions ou termes suivants : « deux morceaux de carton vomi » (l. 18), « des béances ficelées par du raphia » (l. 19), « un modèle aéré, ouvert au froid, au vent et même à mes orteils » (l. 19), « Deux godillots » (l. 20). Ces expressions soulignent le très mauvais état de ces chaussures, usées, trouées, rafistolées, sales, bref totalement délabrées.
- b)** Ces phrases sont nominales, non verbales. Ce procédé met bien en valeur l'état de délabrement des chaussures : elles se réduisent à des trous avec un peu de matière autour ; comme les godillots du narrateur, la phrase est réduite au minimum.
- c)** La tonalité générale du texte est pathétique : le narrateur exprime son émotion, suscite l'émotion du lecteur en montrant sa souffrance d'orphelin que personne n'adopte. Le passage qui décrit les chaussures est plutôt réaliste, il évoque de manière très crue les chaussures grossières et usées du narrateur. Cependant ce passage se teinte aussi de comique, d'humour dans certaines expressions qui désignent les godillots.

5 La conclusion du narrateur sur son apparence est partagée car elle traduit à la fois ses craintes sur le soin de sa tenue, notamment de ses chaussures, liées à son désespoir de ne pas être choisi, et son espoir d'être enfin adopté malgré cet élément négatif dans son apparence. Il se demande s'il n'aurait pas dû garder ses sabots de semaine mais les visiteurs ne voient pas ses chaussures usées et sales ; et il poursuit son raisonnement en enchérissant (« Et même ») : Léonard a trouvé des parents adoptifs alors qu'il était « pieds nus ». On sent ici le vif désir d'être enfin choisi malgré l'obstacle que constituent ces godillots.

6 a) C'est une figure de répétition, une anaphore plus précisément car le même groupe de mots se trouve en tête de plusieurs membres de phrases : « Dix pas pour... ».

b) Ces deux courts passages s'opposent : c'est une antithèse car la symétrie de la construction permet d'opposer « me faire voir » et « disparaître », « obtenir une famille » et « rentrer dans la douleur », « cesser d'être orphelin » et « redevenir orphelin ». Ces figures de style combinées mettent en valeur les sentiments contradictoires du narrateur, espoir et désespoir, impatience et déception, joie et douleur. Toute sa vie s'articule autour de ces dix pas en avant puis en arrière.

7 Les sentiments du narrateur se succèdent en fonction des différentes phases de cet épisode ; il éprouve d'abord de l'espoir (« en espérant être reconnu, sinon choisi » (l. 6)), puis de « l'impatience », qui le propulse « sur le podium » (l. 10), ensuite le trouble et la crainte l'envahissent (« je faiblissais [...] mes mollets arrachaient péniblement le dernier mètre » (l. 11)). Enfin, il ressent une très forte tension dans l'attente d'une issue favorable (« Les orteils crispés, le corps tendu », (l. 15)). Dans la deuxième partie, la crainte l'emporte : il craint de ne pas être choisi à cause de ses chaussures délabrées, et, à la fin, il éprouve une forte déception de ne pas avoir trouvé de famille, un profond désespoir (« mes espoirs mouraient » (l. 30)).

Réécriture

On ne **les vend** pas ; on **leur demande** de défiler sur une estrade afin **qu'ils trouvent** preneur. Dans le public **peuvent** se trouver aussi bien **leurs** vrais parents.

Dictée

L'imparfait de l'indicatif est le temps dominant de ce passage descriptif des *Misérables*. Les terminaisons sont identiques pour les verbes des trois groupes (-ais, -ais, -ait, -ions, -iez, -aient).

Les verbes s'accordent avec leur sujet : « Un grand crucifix [...] complétait », « la porte unique [...] s'ouvrait », « Deux tables [...] faisaient », « Les murs étaient », « les tables étaient », « Les repas étaient », « la nourriture [...] était » (le verbe est sous-entendu car

c'est le même que dans les phrases précédentes), « était le luxe » (le sujet et le verbe sont inversés), « Ce bref ordinaire [...] était ».

Attention ! Plusieurs verbes sont éloignés de leur sujet, séparés par un groupe de mots plus ou moins long.

Deux verbes sont conjugués au présent de l'indicatif : « nous croyons » (le verbe *croire* change le *i* en *y* à certaines personnes de plusieurs temps) ; « ces deux couleurs du deuil sont » (l'accord se fait avec « couleurs » et non pas avec « deuil » placé juste devant le verbe).

Dans ce texte descriptif, de nombreux adjectifs et participes passés épithètes s'accordent en genre (masculin ou féminin) et en nombre (singulier ou pluriel) avec le(s) nom(s) qu'ils qualifient : « Un grand crucifix accroché », « la porte unique », « Deux tables étroites, côtoyées » (mot inscrit au tableau), « deux longues lignes parallèles », « le seul rechange », « Un seul plat », « viande et légumes mêlés » (quand les noms sont de genre différent, l'adjectif prend les marques du masculin et du pluriel), « poisson salé », « Ce bref ordinaire, réservé », « aux pensionnaires seules » (« pensionnaires » est masculin ou féminin ; ici, l'accord se fait au féminin mais l'adjectif « seules » ne permet pas de le savoir car la prononciation est identique : « aux pensionnaires seules »/ « un seul plat »).

Les adjectifs attributs du sujet s'accordent avec le sujet du verbe *être* : « Les murs étaient blancs, les tables étaient noires », « Les repas étaient revêches » (notez l'accent circonflexe), « tel était le luxe » (l'ordre des mots est inversé : attribut + verbe + sujet). Plusieurs mots ont une orthographe souvent source d'erreur : « crucifix », « réfectoire » (nom masculin avec une syllabe finale en *-oire*. Ne confondez pas avec *dortoir*, par exemple), « dont » (pronom relatif, à ne pas confondre avec la conjonction de coordination *donc*), « banc » (*bancal*), « faisaient » (plusieurs formes du verbe *faire* s'écrivent *fai-* et se prononcent *fe*), « parallèles » (notez la répartition de la lettre *l*), « blanc » (*blancheur*, *blanchir*), « couvent » (une *couventine* est une religieuse qui vit dans un *couvent*), « nourriture » (notez la répartition de la lettre *r*), « eux-mêmes » (pronom personnel de la 3^e personne du pluriel ; notez le trait d'union et la marque du pluriel de « mêmes »), « exception ».

Deuxième partie : rédaction

Sujet d'invention

Le dimanche suivant, le père Pons nous demanda de monter sur l'estrade pour de nouvelles enchères. À nouveau dix pas pour ne plus être orphelin. Dix pas pour me montrer sous mon meilleur jour. Dix pas pour quitter enfin la Villa Jaune, la villa triste ! Dix pas vers le paradis ou l'enfer...

Cette fois, j'avais abandonné mes godillots, trop ruinés, trop laids. J'avais préféré garder mes sabots de semaine. Certes, depuis la salle, on ne pouvait pas les voir, ces maudits godillots, mais je m'étais mis dans la tête qu'ils me portaient malheur, que les gens ne voyaient que ces monstres de saleté et de laideur.

Je parcourus les dix pas sans me presser, essayant de ne pas mettre trop d'espoir ni d'illusions dans cette autre tentative. Mes jambes me portaient sans faiblir. Je me retrouvai devant le vide. Les rangées de têtes, de chapeaux, de crânes et de bérets me parurent plus clairsemées que d'habitude. C'était un mauvais signe. Il y aurait donc peu d'élus en ce jour, peu d'enfants quitteraient l'orphelinat. J'étais totalement offert à la vue et à l'appréciation des visiteurs. Je pouvais sentir leurs regards me parcourir, me jauger, me scruter. Un silence de plomb, interminable, insupportable, planait dans la salle. Pas le moindre frémissement. Pas le moindre souffle. Personne pour s'exclamer « C'est lui que je veux ! Je l'adopte ! » J'avais beaucoup de peine à retenir mes larmes. Encore un échec ! Je passerais ma vie dans cette sinistre villa. C'était décidé, jamais plus je ne participerais à ces horribles enchères, qui vous précipitent dans le plus sombre désespoir. J'attendais la phrase fatidique du père Pons, qui me renverrait à l'enfer de l'orphelinat, à cette existence sans parents, sans amour, sans avenir.

— Tu peux retourner au réfectoire...

— Excusez-moi, mon père. Pourriez-vous attendre un instant ? interrompit une douce voix de femme. Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

J'écarquillai les yeux, j'essayai de voir qui s'intéressait à moi. Un frisson parcourait tout mon corps, mon sang se glaçait et ma poitrine allait exploser.

— Jo... Joseph, madame, balbutiai-je.

— Quel âge as-tu, Joseph ? interrogea la voix d'ange.

— Dix ans, madame, depuis le 24 février.

— Eh bien mon père, nous souhaiterions, mon mari et moi, faire plus ample connaissance avec Joseph.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes dans le parloir. Je découvris alors une femme brune, jeune encore, assez jolie. Elle portait avec élégance un tailleur gris perle et un petit chapeau noir. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange que je ne parvenais

pas à définir mais son visage, tout son être exhalait la bonté, la tendresse. Le mari se tenait en retrait, silencieux. Il était vêtu simplement, d'un costume marron qui ne me parut pas défraîchi. Elle me questionna longuement. Quels étaient mes goûts ? Est-ce que j'aimais lire, faire du sport ? Depuis quand étais-je à la Villa Jaune ?... Je répondais le plus sincèrement possible mais je ne pouvais cacher mon trouble, mon émotion. Enfin on s'intéressait à moi ! Mais au fond de moi, une petite voix me susurrait : « Attention, Joseph, ne t'emballe pas. Tu risques d'être encore plus déçu si ça ne marche pas ». Cet avertissement, je ne voulais pas l'écouter...

— Mon petit Joseph, aimerais-tu vivre avec nous ? Nous sommes des gens modestes, nous avons un bon métier, nous travaillons dans la couture. Malheureusement, nous ne pouvons pas avoir d'enfant. Alors si tu le souhaites, et seulement si tu es d'accord, nous entreprendrons les démarches d'adoption. Qu'en dis-tu ?

Que pouvais-je en dire ? J'attendais ce moment de bonheur depuis longtemps ! Une famille ! J'allais avoir à nouveau une vraie famille ! La joie, trop forte, me submergea et j'éclatai en sanglots. Dans un élan irrésistible, je me jetai dans leurs bras à tous deux et parvins à murmurer : « Oh ! oui, je veux bien être votre fils ! »

Sujet de réflexion

Selon un proverbe très ancien, « l'habit ne fait pas le moine ». Il faut considérer que la question de l'apparence, du paraître se pose depuis longtemps puisque la sagesse populaire nous invite à ne pas juger les gens sur l'extérieur. Qu'en est-il exactement ? Dans quelle mesure l'apparence influence-t-elle le jugement porté par les autres ?

Force est de constater que l'apparence joue un rôle considérable dans notre société. D'abord parce que la vue est le sens sollicité en premier ; en effet, la première impression passe par le regard que l'on porte sur autrui. Nous le savons, c'est pourquoi nous soignons notre image, l'image que nous voulons renvoyer à autrui, pour être apprécié, accepté, aimé par ses camarades, ses amis, par le groupe. Parfois, au contraire, c'est pour se faire remarquer, pour se différencier, voire pour choquer comme les punks, les gothiques. La tenue vestimentaire joue donc un rôle important dans l'apparence. Ainsi les marques, les logos constituent-ils un signe de reconnaissance auquel beaucoup de gens, jeunes et adultes, se soumettent.

Ensuite ces phénomènes de mode sont amplifiés par les médias et désormais les réseaux sociaux, qui disposent d'un grand pouvoir dans la diffusion des « looks », des critères physiques et esthétiques. Par exemple, la tyrannie de la minceur dans la mode, chez les mannequins, conduit les jeunes filles à vouloir leur ressembler, mettant quelquefois leur santé en danger en développant des comportements anorexiques. Au niveau vestimentaire, ce souci de l'apparence lié à la mode entraîne une uniformisation : on

s'habille de manière identique, on imite les vedettes, les stars, on suit les conseils donnés par Chloé, Jane ou Betty sur leur blog « Lifestyle » ; avant de « shopper », on va voir quelles sont les tendances pour paraître « fashion »... Nous sommes évidemment dans une civilisation de l'image donc du paraître !

Enfin, l'apparence, le paraître répondent également à des motivations plus intimes, plus personnelles : la volonté de se protéger car on se sait vulnérable ; alors on dissimule son être profond derrière une apparence trompeuse. Pour illustrer cette question par un autre exemple, tout à fait révélateur du phénomène, le « délit de faciès », lors de contrôles de police ou de demandes d'emploi, ne se fonde-t-il pas exclusivement sur l'apparence ? Régulièrement, le gouvernement tente de lutter contre ces pratiques en instaurant notamment le CV (*curriculum vitae* anonyme. La rapidité et la superficialité des rapports humains actuels expliquent sans doute l'importance de l'apparence dans les jugements que l'on porte.

Cependant, l'opposition entre être et paraître n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. N'existerait-il pas un « bon » paraître, une apparence qui ne soit pas mensongère ?

En premier lieu, la tenue vestimentaire ne révèle pas seulement le comportement grégaire de ceux qui se soumettent aux lois de la mode, elle est aussi le reflet de leur être, de leur personnalité, l'expression de leur façon de vivre, de leurs goûts, de leurs idées ou de leurs valeurs ; elle les prolonge en quelque sorte, en extériorisant qui ils sont réellement. Dans ce cas, être et paraître ne s'opposent plus, ils se complètent. C'est pourquoi, comme le dit La Fontaine, dans sa fable « Le Cochet, le Chat et le Souriceau » :

*Garde-toi, tant que tu vivras,
de juger les gens sur la mine.*

En second lieu, l'apparence est une façon d'accepter le jeu social, les relations entre les membres de notre société, dans laquelle nous jouons la plupart du temps des rôles. Qui ne se soucie pas de faire bonne impression lors d'un examen oral ou d'un entretien d'embauche ? Il ne s'agit pas de faire illusion, de tromper l'autre, mais de le mettre dans une disposition favorable qui entraînera chez lui le désir de mieux nous connaître, d'aller au-delà des apparences, de l'autre côté du miroir. D'ailleurs, le respect de l'autre, le droit à la différence incitent à ne pas se contenter d'un jugement hâtif, reposant sur la seule apparence ; bien au contraire, il faut développer d'authentiques rapports, fondés sur une meilleure connaissance.

En conclusion, l'apparence influence bien le jugement porté par les autres, mais ce jugement n'est pas nécessairement négatif, à condition de ne pas se limiter à la surface, à l'extérieur, d'engager un véritable échange qui conduira du paraître à l'être des uns et des autres, échange qui exige du temps dans un monde où règne trop souvent la vitesse.